

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Un jupon dans les ridelles — Antonine Maillet**  
*Pélagie-la-Charrette*

André Vanasse

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40537ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1979). Compte rendu de [Un jupon dans les ridelles — Antonine Maillet : *Pélagie-la-Charrette*]. *Lettres québécoises*, (16), 13–15.



Photo Athé

# Un jupon dans les ridelles

Antonine Maillet : *Pélagie-la-Charrette*

Il y a quelques semaines j'étais à Fredericton pour une rencontre. S'y trouvait aussi Marguerite Maillet de l'Université de Moncton, contente de me retrouver (moi de même) et heureuse surtout de me faire voir son *Anthologie de la littérature acadienne* publiée aux éditions d'Acadie.

— Tu vois, me dit-elle, la belle carte géographique qui abrille toute la page de garde. Lis, André, lis.

C'était écrit : « Carte de l'Accadie et païs voisins . . . »

— Elle est belle cette carte hein ?

Et elle suivait de ses doigts le pourtour de son païs.

— Tu imagines : « Carte de l'Accadie et . . . païs voisins . . . »

Puis me montrant ensuite, en ouvrant le livre à la dernière page, une autre carte qui semblait avoir été dessinée par un géographe amateur :

— Celle-là est beaucoup moins belle. Tu trouves pas ? C'est la carte

actuelle. Actuelle mais pas celle de demain. Je l'ai dit aux Acadiens : « Quand l'Acadie sera reconquise, la belle carte de la page de garde, je la mettrai à l'extérieur comme à l'intérieur, au début comme à la fin pour bien montrer que le pays d'Acadie a retrouvé ses aises en dehors comme en dedans. Comme ça la boucle sera bouclée. »

Et à voir sa fierté, mais songeant en même temps à celle des Gallant, Boudreau, Chiasson qui enseignent eux aussi à l'Université de Moncton, je me disais que ce jour n'était peut-être pas si loin où l'on verrait la carte « d'Accadie » imprimée à l'envers et à l'endroit sur les pages couvertures de cette anthologie.

Car il faut le dire : le réveil de l'Acadie éclate comme une bombe. On l'entend, nous les Québécois, par les bouches d'Édith Butler, Angèle Arsenault, Zacharie Richard, le groupe 1755, Beausoleil-Broussard et combien d'autres. Cela fait un beau tintamarre comme dirait la voix la plus percutante de l'Acadie, celle qui a réussi à sup-

planter la plainte d'Évangéline (qui parlait anglais) pour lui substituer le timbre plus rocailleux et moins romantique de la Sagouine : Antonine Maillet.

Monument national, Antonine Maillet est en passe de devenir une sorte de vedette internationale. *L'Express* du 8 septembre dernier, dans son édition internationale, publiait sur la page couverture le rouge visage de la blonde Acadienne en titrant : « En Acadie avec Antonine Maillet ». À l'intérieur on lui consacrait, sous la signature de Matthieu Galey, un long article (pp. 58 à 66) qui, ma foi, manifestait pour une fois une intelligence certaine du milieu. Bien évidemment ce reportage n'était pas né du vent. Il faisait suite au Goncourt de l'an passé perdu par la seule voix du président (qui dut trancher un vote partagé de cinq à cinq) pour son roman *Les Cordes-de-bois*. Cette année la machine s'emballa encore. Antonine Maillet, comme le signale *L'Express* en sous-titre, « est un des favoris de la course au Goncourt ». On s'excite donc et mande un reporter sur les lieux pour couvrir l'événement.



Au Québec l'excitation est moins vive. Ceux qui appartiennent à la faune littéraire savent pertinemment que les Français adorent nous faire des peurs : avant, n'y avait-il pas eu André Langevin (on se souvient que l'attribution du prix avait eu lieu à Montréal), Réjean Ducharme et quelques autres ? À chaque fois le cœur des Québécois battait avec angoisse jusqu'à la minute où l'annonce du gagnant était diffusée. Alors la déception faisait chuter le pouf. Encore une fois on avait bien failli . . .

Tout ceci pour dire que le Goncourt a finalement peu à voir avec notre tradition littéraire. C'est un mal français qu'on accepterait bien volontiers d'attraper (pensez donc, le prix fait grimper le tirage à cent mille exemplaires !) mais qui relève de stratégies littéraires indépendantes de notre histoire locale. À preuve *Les Cordes-de-bois*, que beaucoup ici ont grignoté comme un plat réchauffé, fut reçu en France comme une révélation. Comment aurait-il pu en être autrement quand on sait qu'on n'avait jamais lu Antonine Maillet auparavant ?

Voilà pourquoi malgré l'énorme battage publicitaire qui entoure la parution de *Pélagie-la-charrette*, certains Québécois pourraient bien faire la fine gueule considérant qu'ils connaissent par cœur les petites misères que nous raconte Antonine Maillet depuis *Pointe-aux-Coques*. Ceux-là commettraient une grossière erreur. *Pélagie-la-charrette* transcende la petite misère pour atteindre la très grande et la plus belle, celle de tout un peuple pendu à une charrette et qui remonte, comme le saumon, vers le nord en craquant de toutes ses ridelles un jupon accroché à l'une d'elles, premier drapeau de l'Acadie.

Partir de la reculée Géorgie, traverser la Caroline, fondre dans les bras du

capitaine fantôme Beausoleil Broussard sur les côtes de la Virginie, mourir d'amour pour lui dans la cruelle Marilande, noyer sa peine dans la ville de Philadelphie en Pennsylvanie et retrouver Beausoleil son sauveur dans les marais de Salem en Nouvelle-Angleterre, combattre en lambeaux le terrible hiver du Maine en 1780 pour ultimement mourir de joie après tant de peine en sol d'Acadie, telle est l'odyssée de Pélagie-la-charrette.

Étrange et belle histoire d'amour entre un fantôme de capitaine et une si lointaine Acadie. La poursuite d'un homme et d'un pays. Le désir d'une marin qui lui chatouille les reins mais la charge de tout un peuple qui lui colle aux fesses. Car, partie presque seule dans sa charrette, Pélagie touchera le sol de son pays en tirant derrière elle vingt charrettes. « En dix ans, elle avait raflé à la terre d'exil des tribus entières de ses pays et payses et les avait ramenées à leurs terres par la porte d'en arrière (p. 341) ».

Et c'est sûrement là la force de ce roman. Non seulement s'agit-il de l'histoire quasi incroyable, terrifiante dirait Antonine Maillet, d'une femme armée d'un courage à toute épreuve mais c'est aussi la longue marche de tout un peuple qui souffre et qui rit, qui transporte avec lui et les récupère à chaque tournant les épaves d'une culture qui s'étaient échouées sur toutes les côtes de l'Atlantique.

Antonine Maillet, avec l'art qu'on lui connaît, a cédé la parole aux défricheurs de quartiers, aux radoteux, aux conteurs de menteries et aux chroniqueurs de tout acabit avec le résultat que chaque tour de roue effectué par la charrette, surtout si l'essieu n'est pas huilé à la chair de serpent, laisse entendre le murmure des aïeux. À

ceux-là il faut donner la parole selon le rituel incantatoire :

*V'là un tour qui me fut baillé  
Par mon aïeu en droite lignée  
Vivant du temps de l'empremier  
Seyez occis si m'en croyez. (p. 74)*

Et la charrette à Pélagie avançant à grands ahans se souvient de son histoire et puise en elle un peu d'espoir. Pour cette nation dispersée, la seule permanence tient au respect de la tradition orale. Ainsi, pour contrer la dérive du Grand Dérangement, on doit décliner son nom comme on déroule un parchemin. C'est l'unique manière de se retrouver. On s'appelle donc David à Gabriel à François Cormier de la branche des Pierre à Pierre à Pierrot, ou encore Alban Girouard, fils d'Alban, fils de Jean, fils d'Alban à Charles à Charles, ou encore Louis à Bélonie à Thaddée à Bélonie-le-Vieux Maillet, le radoteux.

Et c'est lui Bélonie-le-Vieux, Bélonie-le-radoteux qui, à « nonante » ans, a mis le pied dans la charrette à Pélagie bien décidé à y rester jusqu'à la fin du voyage (il y réussira presque). C'est lui qui jouera l'aide-mémoire des temps passés, lui qui, une narine pincée par la mort l'autre humant le vent, rappellera à tous les hauts faits des ancêtres, la vie de ceux qui ont trépassé et cédé le pas à ceux-là même qui foulent le sol maintenant. Voilà pourquoi il conduit côte à côte avec celle de Pélagie « la charrette de la Mort (p. 13 sic) ». S'il incarne le passé il annonce aussi les mauvais présages. Qu'à cela ne tienne. On ne se défait pas, quand on s'appelle Pélagie, des vieillards fussent-ils liés avec « la Faucheuse (p. 28) » et riant comme elle d'un petit « Hi » sec et caustique.

Heureusement qu'à côté de Bélonie qui « devait transmettre fidèlement à son lignage un répertoire de contes et légendes sorti du temps des Grandes Pluies, Pierre à Pitre, le fou du peuple, allait verser dans ce répertoire des versions, variantes, improvisations, élucubrations de son cru qu'il est bien malaisé aujourd'hui de distinguer de l'authentique ancien (p. 100) ».

Contre la tristesse de Bélonie, le rire, les folies, les magies de Pierre à Pitre. Ainsi s'articule *Pélagie-la-charrette*. À la volonté, l'entêtement, les rationalisations de Pélagie s'opposent l'instinct et

antonine maillet

# PÉLAGIE - LA - CHARRETTE

1978



leméne

la sensibilité de la Catoune, l'orpheline de vingt ans, si belle qu'elle met le feu aux poudres partout où elle passe. L'une et l'autre vont la main dans la main. Les contraires s'attirent dit-on. Ainsi en est-il pour Céline grincheuse au pied bot, guérisseuse de surcroît, qui se laissera enfin pincer les fesses par nul autre que le Pierre à Pitre. De même pour les Bourgeois qui s'agrippent à leur coffre, le seul bien qu'ils aient sauvé de la déportation, comme s'il s'agissait de leur âme : ils font face aux Bastarache, bohèmes et musiciens, qui, parce qu'ils ont le cœur sur la main, se départiront sans colère de leur violon pour que progresse la marche du petit peuple acadien.

Dans le texte d'Antonine Maillet le dualisme fonctionne à plein : la mort contre la vie, les pleurs contre les rires, la haine contre l'amour, la terre contre la mer.

Pour peu on croirait que le récit, à cause de ce système binaire, transpire la pure fabrication. De fait *Pélagie-la-charrette* a été monté de toutes pièces (comment pourrait-il en être autrement puisqu'il s'agit d'un roman ?) mais le travail a été réalisé avec tant de doigté, avec tant d'art que la technique s'efface au profit du récit.

Tous les personnages s'animent sous le stylo d'Antonine Maillet. Ils nous touchent de si près que bien souvent on voudrait se mettre de corvée et pousser sur la charrette à Pélagie. Eux-mêmes nous parlent avec un ton de vérité tel

que parfois on les comprend sans savoir ce qu'ils disent. « T'as qu'à ouère » dirait l'un d'eux. Car n'est pas Acadien qui veut. Pourtant malgré les indéniables difficultés de la langue on glisse dans ce récit comme sur les eaux du fleuve : ce que l'on ne comprend pas par le sens, on le saisit par le ton. Et après trois cent cinquante pages de lecture on constate avec ahurissement qu'on a non seulement parcouru le récit mais traversé aussi l'Amérique de part en part depuis le sud jusqu'au nord.

— Mais pourquoi ils avont point eu l'idée de héler un bateau, mon doux séminthe ?

— Parce que la mer appartenait aux hommes et que la terre étiont aux femmes, c't'affaire !

Ainsi aurait parlé Pélagie si on lui avait posé la question. À chacun son boulot. À Beausoleil Broussard de ratisser les ports. À elle, Pélagie, de gratter le sol et de rapatrier tous les Acadiens égarés sur les terres. Les femmes valent autant que les hommes à ce métier. Du reste ni l'un ni l'autre ne se disputent de titre ; ils se l'accordent en toute quiétude. Voilà pourquoi Pélagie pourra rendre un si vibrant hommage à Beausoleil Broussard tout en reconnaissant ses droits sur son peuple : « Mais toi, Beausoleil, tu restera au chaud dans ma poche de devant, au creux de mon ventre, Broussard dit Beausoleil qui a illuminé ma marche vers le pays à la tête de mon peuple (p. 341) ».

Avec *Pélagie-la-charrette*, Antonine Maillet a écrit ce que personne ni au Québec ni en Acadie n'avait réussi à produire jusqu'à ce jour : créer une véritable épopée. Épopée si allègre et si touchante que bien souvent elle nous force non seulement à rire mais à pleurer.

« Après ça, venez me dire à moi, qui fourbis chaque matin mes seize quartiers de charrette qu'un peuple qui ne sait pas lire ne saurait avoir d'histoire (p. 12) ».

Il se peut.

Chose certaine Antonine Maillet vient de l'écrire.

« Et merde au roi d'Angleterre » comme il est dit si souvent dans ce récit !

André Vanasse

# quelles nouvelles?

CLAUDE BOISVERT

## PARENDOXE



224p.  
\$3.50

“Dans ces au-delà accessibles seulement par la fantaisie de l'imagination, se glisse en filigrane une satire délicate juste assez bien dosée pour nous rappeler à l'esprit certaines réalités sociales et politiques qui n'ont rien de bien folichon.”

—Pierre Cantin, LE DROIT

“On peut dire d'emblée qu'il s'agit de littérature fantastique.

L'imagination fulgurante de Boisvert donne peu de répit au lecteur. Les phrases sont assez courtes, souvent ponctuées par des points de suspension, ce qui donne une qualité haletante au texte, rehaussée du fait que les événements se succèdent rapidement. . . . Une lecture qui bat du sang d'une imagination active et troublée . . .”

—Danielle Charbonneau, CBOF (Radio-Canada)

DIFFUSION EN LIBRAIRIE

Les Messageries littéraires  
des éditeurs réunis inc.

6585, rue Saint-Denis

Montréal (Québec) H2S 2S1

Tél.: (514) 279-8476



éditions Asticou

46A, rue Saint-Raymond Hull (Québec) J8Y 1R7  
Tél.: (819) 776-5841